

Extrême-Orient russe, une incessante (re)conquête économique

Cédric Gras et Vyacheslav Shvedov¹

Pour les habitants de l'Europe occidentale, l'Extrême-Orient russe est sans doute la moins connue de toutes les régions de Russie. Depuis l'Ouest, elle est d'ailleurs souvent associée à la Sibérie dont elle se différencie pourtant à tous égards, tant sur le plan de la géographie physique que sur celui de ses problématiques économiques et géopolitiques. L'autre travers consiste en la représentation désormais courante d'un Extrême-Orient russe sinisé. Aux dires de la presse occidentale, l'« invasion chinoise » de l'Extrême-Orient russe est imminente. *Courrier International* titrait ainsi en novembre 2009 : « *Far-East*, quand la Sibérie sera chinoise » et le sommet Russie-UE à Khabarovsk au printemps 2009 fut l'occasion d'une couverture médiatique acquise à l'idée d'« un confins russe passé à l'heure chinoise » (*Figaro*, 20 mai 2009). L'image forgée par ces articles dans les représentations occidentales est celle d'un Vladivostok plus cosmopolite [Kessel, 1975] que celui d'avant la fermeture de l'Extrême-Orient soviétique et des déportations des minorités dans les années 1930. Alors qu'en réalité l'Extrême-Orient russe postsoviétique est encore le résultat de cette « russification » consécutive à la révolution russe de 1917.

Les journaux russes non plus n'hésitent pas à présenter leur Extrême-Orient comme un territoire condamné à une sinisation inéluctable. Le magazine de *Sibir Airlines* titrait par exemple en mars 2010 « Une Chine russe » (*Rossiiski Kitai* : comprendre une province chinoise dans la Fédération (multiethnique) de Russie) annonçant une acculturation des populations russes et affirmant que les Chinois ont déjà fait de la région leur deuxième patrie.

1. Doctorant de l'Inalco et boursier au Centre d'étude franco-russe de Moscou. Chaire de géographie de Birobidjan, président de l'Association des géographes de l'EO.

La relation des Russes de l'Ouest à leur Extrême-Orient peut d'ailleurs parfois paraître méprisante. La récente charge du célèbre humoriste M. Zadornov contre les habitants de Vladivostok, le 14 mars dernier, sur la première chaîne (il a notamment tourné en dérision la mode féminine, le manque de connaissance qu'ont les jeunes de l'histoire de leur région ou son vol Sakhalin-Vladivostok dans un vieil Antonov) a profondément vexé une population qui ne voit guère de reconnaissance à sa présence sur les territoires les plus lointains de la Fédération de Russie, présence sans laquelle il ne serait plus question sans doute de Russie dans la région. Les rumeurs nombreuses qui courent à travers l'Extrême-Orient russe sont de nature à alimenter un pessimisme sur les générations actuelles, qui n'a d'égal que l'enthousiasme qui avait pu habiter leurs ancêtres lors de la conquête puis de la colonisation. Sur ce point, le moral des Russes est à l'opposé d'une Chine qui vit une période de croissance unique et presse son voisin d'accélérer l'exploitation des réserves que la Russie peine à mettre elle-même en valeur.

On peut y voir une certaine ironie de l'histoire car la situation a pu être inverse lors de la conquête russe du bassin de l'Amour... Nous proposons de replacer le développement de ce qui est aujourd'hui l'Extrême-Orient russe dans la durée afin de mieux comprendre les faiblesses internes de cette région de Russie mais aussi son potentiel dont la mise en valeur est une éternelle question...

Une sanctuarisation de l'Amour par les Mandchous

Les vues russes sur l'Extrême-Orient prennent leur source au XVII^e siècle lorsque se posa la question du ravitaillement des récentes conquêtes sibériennes [Shvedov, 2000] d'où ils entendirent parler du potentiel agricole d'un certain fleuve Amour. C'était l'époque des grandes découvertes et la Russie, à l'instar des empires ouest-européens, poussait ses pions sur la terre ferme comme d'autres le faisaient outre-mer. De 1639 à 1654, une série d'expéditions aboutit à l'occupation du bassin de l'Amour au gré des soumissions ou au contraire d'une hostilité armée des autochtones à ceci près qu'ils se trouvaient à environ 500 km des possessions mandchoues auxquels certains payaient un tribut.

Les Mandchous établis dans le haut Soungari (aujourd'hui la région de Harbin) fondèrent dès le début du XVI^e siècle l'empire Qing. Leur projet principal consistait à envahir le sud de la Chine mais l'arrivée des Russes les poussa à défendre les confins nord de leur terre natale. De 1652 à 1689, plusieurs confrontations, inégales numériquement, donnèrent malgré tout aux Russes l'occasion de quelques coups d'éclat. La bataille de Kumarskii en 1655 où 510 cosaques résistèrent à 10 000 Mandchous en est l'illustration la plus célèbre. En 1684 le fort d'Albazin dans le haut Amour fut le dernier à succomber à une armée mandchoue plus près

de ses bases que les Russes. En 1689 fut signé le traité de Nertchinsk qui attribuait à l'empire Qing l'intégralité du bassin de l'Amour. Il attribuait aux Mandchous des terres au nord qu'ils n'avaient jamais occupées mais sur lesquelles ils ne souhaitent pas voir les Russes s'installer. Le bassin de l'Amour resta en l'état sans que les Mandchous ne mettent à profit leur conquête par manque de ressources démographiques et aussi par l'interdiction faite aux Chinois de s'installer sur la terre de leurs ancêtres. Au milieu du XIX^e siècle, le bassin de l'Amour restait ainsi une terre sauvage où sur 1 million de km² ne vivaient pas plus de 30 000 personnes [Kabuzan, 1973].

Une première mise en valeur sous l'empire

Vers le milieu du XIX^e siècle, le rapport de forces en Asie orientale changea et la Russie se retrouva confrontée à l'Angleterre et la France alors que l'empire Qing était au plus mal. Les Russes utilisèrent un vide juridique du traité de Nertchinsk qui ne statuait pas sur l'embouchure du fleuve Amour occupé dès 1849 par le capitaine Nevelskii. L'empire Qing, comptant peut-être sur une aide russe contre l'Angleterre, ne bougea pas mais la guerre de Crimée n'en fut qu'accélérée (1854-1856). Si cette confrontation avec les alliés franco-anglais mit un terme aux ambitions russes en mer Noire, elle permit à la Russie de conclure le traité d'Aïgun en 1858 avec les Mandchous qui rendirent alors la rive gauche de l'Amour.

Suivit en 1860, sous la pression russe, le traité de Pékin qui octroyait de nouvelles terres situées entre l'Oussouri et la mer du Japon. Vladivostok fut fondé la même année. En 1867, l'Alaska était vendue aux États-Unis et la Russie disait adieu à l'Amérique dans l'intention de conforter ses positions en Asie pacifique. La défense de la Sibérie jusqu'à l'Oural passait aussi par là. Sur ordre du gouvernement, des régiments de cosaques furent envoyés défendre les frontières des nouvelles possessions russes pratiquement désertes. On déplaça des familles entières de paysans sans terre aux frais de l'empire. Ils bénéficiaient sur place de crédits à la construction ou à l'achat de bétail, étaient exonérés d'impôts les deux premières années et recevaient leurs terres quasi gratuitement. À la fin du XIX^e, plus de 400 000 personnes (dont 100 000 cosaques) peuplaient l'Extrême-Orient ; le solde migratoire annuel ne descendait pas sous les 10 000 âmes et la natalité dépassait de 20 % la moyenne russe [Kabuzan, 1973 ; Alekseev, 1982 ; Rybakovskii, 1990]. La flotte et les flottilles fluviales ainsi que l'armée de terre fournirent aussi un contingent d'habitants incités par des primes à rester à la fin de leur service en Extrême-Orient. Ceux qui faisaient venir leurs familles touchaient des suppléments. De 5 à 10 % des effectifs répondirent présent à l'appel, à une époque où la région véhiculait l'image d'un haut niveau de vie et de toutes les

possibilités. La nombreuse immigration paysanne permit la mise en valeur agricole de deux zones, sur le fleuve Amour et à proximité de Vladivostok. L'indépendance alimentaire de l'Extrême-Orient atteignait 70 % et elle devait, entre autres, fournir des rations aux nouveaux arrivants et aux militaires. L'importation complémentaire de vivres se faisait depuis l'empire Qing ou les États-Unis.

Des réserves de charbon vers Vladivostok puis d'or à Blagovetshensk furent mises au jour, débouchant sur une véritable fièvre russe : 144 tonnes en trente ans, 15 % de la production nationale, auxquelles s'ajoutait de l'étain. Le tout était aux 2/3 destiné à l'export [Shvedov, 2006]. La pêche rapportait alors 16 000 tonnes par an d'œufs de poissons, autant de saumon et la moitié d'esturgeon exportés à 70 % depuis Nikolaevsk-sur-Amour. Quant au Transsibérien, il rapportait 5 à 7 % des recettes du Trésor grâce à l'acheminement de marchandises entre l'Europe et l'Asie. L'Extrême-Orient, en terme de croissance, se classait juste derrière les régions centrales russes, celles du Nord et de l'Oural, et ce en étant parti de rien.

Dans le même temps, le Japon se développait (avec l'aide britannique) à une vitesse fulgurante et la confrontation pour l'Asie du Nord-Est devint inévitable. La construction du chemin de fer de l'Est chinois et l'installation militaire sur la presqu'île de Kvantunskii, dans le cadre du protectorat sur le nord de la Chine, faisaient de la Russie une puissance orientale. L'euphorie fut douchée à Port-Arthur en 1904-1905 et la Russie perdit aussi Sakhalin dans un contexte très hostile où la moitié des dépenses japonaises étaient payées par l'Angleterre et les États-Unis [Kuropatkin, 2002] et alors que Lénine souhaitait lui-même une défaite russe qui compromettrait le pouvoir du tsar [Lénine, 1960]. La guerre avec le Japon n'était pas populaire mais provoqua un nouvel élan patriotique. Nicolas II proclama la « bataille pacifique » pour l'Extrême-Orient par une mise en valeur de son potentiel et son rattachement au centre du pays. On élargit les avantages pour les migrants à des soins médicaux gratuits pendant le trajet, des voyages annuels offerts vers l'ouest du pays, un effacement des dettes doublé d'une exonération fiscale de cinq ans, une exemption de service militaire pour les jeunes qu'on encourageait à fonder une famille. Des primes étaient offertes à ceux qui défrichaient de nouvelles terres et augmentaient leur bétail. En 1910 fut achevé le réaménagement du port de Vladivostok qui porta sa capacité à 2,6 millions de tonnes par an et, en 1914, on inaugura la ligne nord du Transsibérien reliant Tchita à Vladivostok par les villes russes d'Extrême-Orient. Des concessions forestières, minières et autres furent accordées à des firmes étrangères s'engageant à ne pas exporter plus de 50 % des recettes. En 1917, la population d'Extrême-Orient atteignait 2,5 millions, dont 2/3 grâce à l'immigration, alors que le niveau de vie croissait plus vite que la moyenne russe de 20 %.

La guerre civile consécutive à la révolution de 1918 révéla le soutien japonais et américain à une séparation de l'Extrême-Orient russe de la partie européenne de

la Russie. L'entrée de l'Armée rouge dans Vladivostok en 1922 montra à ce titre la détermination du nouveau pouvoir à tenir les territoires russes de Mandchourie. La situation politique en Extrême-Orient dans les années 1920-1930 était pourtant difficilement tenable. Les infrastructures de transport et l'économie étaient entièrement détruites, la population réduite à 800 000 personnes. Le Japon occupa bientôt le nord-est de la Chine, encerclant l'Extrême-Orient russe dont les villes principales se tenaient toutes très près de la frontière.

Un développement militaire de l'Extrême-Orient soviétique

Encore une fois, la défense et le développement de l'Extrême-Orient russe devint une priorité pour le pouvoir en place. En 1930, un arrêté sur « le développement économique de l'Extrême-Orient » fut publié dans le but de sa transformation en un complexe militaire capable de défendre les frontières mais aussi de se battre en situation d'isolation du Centre. Les mesures de repeuplement furent plus radicales et, jusqu'en 1940, plus de 2 millions de personnes furent concentrées dans la région, dont la moitié était des citoyens libres attirés par les 50 % de salaire supplémentaires et d'autres garanties matérielles. La propagande fit beaucoup en faisant appel au patriotisme de la jeunesse et des décisions plus spectaculaires, comme la création de la région juive², marquèrent la détermination de Moscou. Le transfert de centaines de milliers de prisonniers dans les goulags jusque dans les années 1940, où vivaient aussi environ 300 000 personnes « libres » et près de 500 000 militaires dont chaque année 1/5 restait sur les lieux de leur service, complétait le plan. En volume, les investissements de l'État dans les années 1930 se classaient juste derrière ceux du Centre et de l'Oural. Ils étaient destinés en général au complexe militaro-industriel, spécialisé dans l'assemblage et la réparation, aux fortifications de la frontière ainsi qu'à la reconstruction du port militaire de Vladivostok. Une usine de raffinement à Khabarovsk fut construite mais une base arrière, éloignée de la frontière avec le Mandchoukouo, qui devint Komsomolsk-sur-Amour, fut fondée en 1932 et devint le centre du complexe militaro-industriel (chantiers navals, aéronautique). De 1932 à 1940, le Transsibérien fut doublé de lignes électriques, de fax et de téléphone. Des voies perpendiculaires furent construites directement vers la frontière pour les renforts éventuels et vers le BAM dont la construction commencée en 1937 prenait

2. La région (*oblast*) autonome juive, plus souvent nommée le Birobidjan, fut créée en 1934. Elle était censée accueillir les juifs d'URSS dont une immense partie émigra en Israël dans les années 1990.

HÉRODOTE

3 à 5 % de retard sur le plan chaque année malgré un strict contrôle et alors que les dépenses dépassaient de 20 % le devis [Lamin, 1982]. Une exploitation inhumaine des prisonniers et des exécutions nombreuses parvinrent à mener à bien les 2/3 du tracé en 1941. Dans les années 1930, le taux de croissance de l'industrie lourde en Extrême-Orient soviétique atteignait 200 %. En raison de cette priorité militaro-industrielle, l'agriculture peinait à se développer avec, dans les années 1940, une surface cultivée supérieure de seulement 25 % à celle de 1917 et un bétail plus nombreux de 15 %. Dans un contexte de hausse brusque de la population imputable à des populations de militaires et prisonniers, la dépendance de l'Extrême-Orient soviétique en produits de base passa de 20 % des besoins régionaux à 50 % [Shvedov, 2006]. Puis la guerre avec l'Allemagne provoqua le déplacement d'une centaine d'industries lourdes de 1941 à 1943, qui fit bondir de 50 % la production industrielle par rapport aux années 1930. Le port de Nakhodka, à côté de Vladivostok, fut réaménagé. L'intérêt pour les gisements de l'Extrême-Orient fut décuplé. De 1941 à 1945, on mit en exploitation pas moins de cent cinquante sites destinés au complexe militaro-industriel.

Mais les besoins du front et la menace japonaise (de 1938 à 1939, une série d'affrontements eut lieu sur la frontière) divisèrent les investissements du Centre par dix, le flux migratoire fut asséché et le BAM démonté. En août et septembre 1945, les forces militaires d'Extrême-Orient préparées de longue date eurent leur revanche sur 1905 en reprenant Sakhaline et en libérant le Mandchoukouo, établissant dans la foulée une influence considérable sur la jeune République populaire de Chine *via* le soutien à l'Armée populaire de Libération. Cette dernière recevait annuellement armes et équipements à hauteur de 100 000 roubles de 1956. En 1949, le traité « de paix, de coopération et d'aide mutuelle » établissait les liens les plus cordiaux entre les deux entités socialistes et 1/3 de cette aide provenait de l'Extrême-Orient soviétique. Dans le même temps, de 1946 à 1960 le financement central des industries soviétiques d'Extrême-Orient diminuait de moitié [Dalnii Vostok Rossii]. Les produits alimentaires, les habits, les appareils ménagers étaient en général « importés » de la partie européenne de la Russie et dans les faits, le modèle d'économie militaire se mua en modèle de type colonial. Le pouvoir soviétique fermait les yeux là-dessus, donnant priorité à l'« amitié » avec la Chine. Mais l'arrivée de Brejnev au pouvoir et l'affirmation chinoise face au « grand frère » russe brisèrent tous les liens, faisant passer les Mandchous du rôle de barbares étrangers à celui de héros pour les historiens de la RPC. En 1960, les deux frères socialistes se firent ennemis pour aboutir pendant l'année 1968 à 488 confrontations le long de la frontière, dont la dramatique bataille pour les îles Damanskii sur l'Oussouri.

Relance dans le contexte d'une Chine hostile

La situation géopolitique revenait alors à celle des années 1930. À nouveau, un arrêté fixa en 1967 les « mesures pour un développement durable de l'Extrême-Orient » qui reprenait les recettes de la guerre froide avec le Japon : démographie, potentiel militaire, démultiplication du système de transport. Les candidats au voyage le devenaient sur la promesse d'un salaire supérieur de 60 % à la moyenne de l'URSS, encore augmenté de 20 % pour les habitants des zones frontalières et de 30 % pour ceux des territoires assimilés au Nord. Dans une URSS commençant à manquer de produits divers, l'Extrême-Orient continua de bénéficier des livraisons du Centre. Les jeunes migrants recevaient rapidement un appartement et les campagnes de propagande sur le thème de la mise en valeur des terres vierges attirèrent 1,2 million de jeunes gens.

Dans les années 1960 et 1970, le financement du Centre augmenta de 5,5 fois en comparaison avec les décennies précédentes et allait pour les trois quarts à des fins militaires (industries, constructions). Le taux de croissance de la production industrielle repassa au-dessus de la moyenne de l'URSS. La construction du BAM fut reprise avec le projet d'établir jusqu'à 1,4 million de personnes sur son tracé et soixante-dix sites industriels. De nouveau, le maillon faible se retrouva être la dépendance alimentaire et en produits manufacturés divers. Dans un système économique centralisé, l'illusion d'un territoire prospère était maintenue mais elle ne pouvait durer éternellement. Une « importation » massive soutenue par des prix artificiellement bas, des salaires élevés dans une production relativement faible pour l'URSS et des dépenses militaires gigantesques transformèrent l'Extrême-Orient en un gouffre financier.

En outre, en 1972, la Chine et les États-Unis normalisèrent leurs relations, isolant un peu plus l'Extrême-Orient soviétique dans le Pacifique, dont la position fut jugée « sans espoir » par un rapport du Pentagone au département d'État. Pour tenir le rythme, l'URSS aurait dû en 1980 investir en Extrême-Orient trois fois plus qu'en 1978, une mission impossible dans une Union soviétique en crise. La diminution drastique des subsides du Centre et l'effondrement de la production menaçaient alors la région d'une profonde déprime. Dans les dernières années de l'Union soviétique, un programme de développement socioéconomique de l'Extrême-Orient sur la période 1985-2000 fut lancé, mais la crise de 1988 limita sa réalisation à 3 % des objectifs...

La dislocation de l'URSS frappa durement l'Extrême-Orient. Jusqu'en 1999, sa population diminua de 4,3 millions alors que le niveau de vie tomba jusqu'à près de 60 % en deçà des moyennes nationales. Pas plus de 1/6 des industries et moins du dixième des exploitations agricoles survécurent. Le BAM se révéla inutile et les

HÉRODOTE

forces armées disloquées à travers l'Extrême-Orient diminuèrent aux trois quarts et leur équipement, de moitié.

En cette fin de XX^e siècle, le dynamisme chinois – la Chine ayant renoncé à une attitude agressive et oublié ses prétentions territoriales – se fit sentir sous une nouvelle forme. Une sorte d'invasion pacifique sur la base du commerce et du business conquit rapidement jusqu'à 70-75 % du marché au début du XXI^e. Le nombre d'immigrants chinois en Extrême-Orient russe ne cessa, lui non plus, d'inquiéter. Si en 1989 on en recensait 8 000, en 2001 on parlait de 250 000 dont 20 % d'immigrants légaux, 77 % des clandestins étaient supposés se trouver près de Vladivostok, 14,5 % aux environs de Khabarovsk et 8,5 % à Blagovetshensk.

Un Extrême-Orient postsoviétique divers

On a beaucoup parlé après la chute de l'« Empire éclaté » d'une « Russie en lambeau » [Lacoste, 2002] dans une Fédération où les régions russes étaient livrées à une autonomie dont elles faisaient un usage inégal. En Extrême-Orient, l'éloignement du Centre et la quasi-destruction de l'économie conduisirent dans les années 1990 au démantèlement de l'institution de l'État. Le danger ne venait nullement du risque peu réel d'une république d'Extrême-Orient séparatiste. Dès août 1990 avait été fondée une « Association interrégionale de coopération économique des sujets de la Fédération de Russie de l'Extrême-Orient et de la Transbaïkalie » qui ne réussit jamais à rassembler, face à une Chine ne proposant qu'un seul front, la province du Heilongjiang, avec laquelle chaque sujet du sud de l'Extrême-Orient russe avait signé indépendamment des autres des accords de coopération ! Les gouverneurs de l'époque instaurèrent donc des relations bilatérales avec des pays étrangers (Chine, Japon) et les accords le long de la frontière fleurirent au cas par cas selon des initiatives non coordonnées et directement entre régions voisines dans une révolte à caractère économique nourrie par des forces centrifuges, à savoir un marché asiatique proche et dynamique.

La menace se trouvait donc plutôt dans l'arrivée au pouvoir à Vladivostok et Komsomolsk d'une criminalité organisée. Les structures mafieuses achevèrent de décrédibiliser les organes officiels d'administration, disséquèrent leurs infrastructures et se muèrent en citadelles du business criminel international. Du point de vue local, il s'agissait officiellement de s'opposer à une exploitation, jugée « coloniale », des réserves extrême-orientales par le Centre. Dans la pratique les administrations locales poussaient leurs propres intérêts, notamment les services des douanes notoirement corrompues. La récente arrestation du député de Vladivostok S. Sofin, accusé de contrebande organisée, montre la persistance de ces pratiques (*Konkurent*, 27 avril 2010).

134

Hérodote, n° 138, La Découverte, 3^e trimestre 2010.

En outre, il n'existe pas de véritable identité régionale sur un territoire qui représente un tiers de la superficie de la Fédération de Russie. Même après la nouvelle carte des fuseaux horaires décidée lors du dernier passage à l'heure d'été, le 28 mars 2010, et qui « rapproche » d'une heure la Tchoukotka et le Kamchatka de Moscou, la région reste étalée sur trois fuseaux, en décalage par ailleurs avec les pays asiatiques qui sont plus en phase avec Moscou de 1 à 2 heures.

Après avoir pendant des années distingué un Sud de l'Extrême-Orient et un Extrême Nord-Est, quelques géographes russes [Romanov, 2006] proposent de modifier le maillage administratif et de distinguer un Nord et un Sud qui viendrait isoler le continuum Amour-Oussouri confinant à la Chine, la Corée du Nord et le Japon et qui, sans doute, est ce qui représente le mieux l'expression d'« Extrême-Orient russe ». C'est ce Sud de l'Extrême-Orient qui rassemble l'immense majorité du peuplement et qui se distingue par un PIB régional par habitant bien inférieur au Nord et une certaine dépendance des subsides de Moscou. Certes, il reste fractionné entre une façade pacifique (Vladivostok se vit comme une île reliée directement à Moscou, Sakhaline ou Séoul mais pas à l'intérieur des terres) et le haut Amour plus continental (héritier des premiers colons, plus agricole et plus pauvre). Les résultats des élections présidentielles depuis 2000 montrent une certaine diversité des votes entre la façade pacifique – dont les scores favorables au pouvoir actuel sont faibles – et l'intérieur de l'Extrême-Orient russe – qui a voté massivement Poutine puis Medvedev et pour « Russie unie ».

Même l'axe Khabarovsk-Vladivostok, moteur du développement de la région, est contrasté. La première, capitale officielle de la Région fédérale de l'Extrême-Orient russe, est titulaire pour la troisième année consécutive du titre de la ville la mieux aménagée, ce qui lui a sans doute valu l'organisation du sommet Russie-UE en 2009. Elle accueille par ailleurs régulièrement le forum économique de l'Extrême-Orient russe. La seconde, érigée sur un site compliqué de baies et de collines, est un exemple d'anarchie urbaine entretenue par des années d'une gestion conflictuelle entre la ville et la région, et ponctuée d'affaires de corruption. La ville est aujourd'hui, après plusieurs années de tergiversations, lancée dans une course contre la montre pour l'accueil du sommet de l'APEC à l'automne 2012. Vladivostok reste la ville qui, lors de la crise des importations de voitures en 2008, avait brandi des slogans comme « Rendez les îles Kouriles et Vladivostok au Japon » ou « Plutôt mourir que demain me rasseoir dans une Lada ». On se souvient d'ailleurs de la très ferme réaction de Moscou à ces manifestations.

L'établissement en 2000, par V. Poutine, de la Région fédérale de l'Extrême-Orient marque le retour de l'État sur un archipel hétérogène de villes souvent très éloignées et qui entretiennent entre elles moins de liens que chacune séparément avec Moscou. La nomination de V. Ishaev, ancien gouverneur du *kraï* de Khabarovsk au poste de haut représentant de la Présidence est, elle aussi, signe

HÉRODOTE

d'un retournement de situation. Ce dernier mettait en garde dernièrement contre les « humeurs séparatistes » supposées entretenues cette fois par des organisations étrangères³ : une manière classique de rassembler. Reste à voir si la peur d'une exploitation « coloniale », qui justifiait les initiatives locales, se vérifiera. Un excellent article (*Novaya Gazeta*, 23 octobre 2008) à ce sujet accusait Moscou d'être ainsi plus dangereuse pour l'Extrême-Orient (terme d'ailleurs eurocentré) que la Chine elle-même.

Une crise structurelle et de confiance

La Région fédérale d'Extrême-Orient, qui fait désormais référence pour toutes les statistiques sur la région, était peuplée au 1^{er} janvier 2010 de 6,46 millions de personnes (contre 8,05 en 1990 et 6,91 en 2000 (RosStat, 2009) auxquelles on peut rajouter 1,12 million d'habitants en Transbaïkalie. On aime dans toutes les études sur la région à ramener ces 7,58 millions de Russes à une superficie de 6647 millions de km² et surtout au plus de 100 millions de Chinois habitant de l'autre côté de la frontière. De 1990 à 2007, le déclin démographique aurait été dû à 87,6 % à une forte émigration et à 12,4 % seulement à une décroissance naturelle qui depuis les années 2000 est cependant devenue le facteur prépondérant, la natalité étant passé de 16 à 12,1 ‰ de 1990 à 2006, pour un nombre d'enfants par femme de 1,21. La crise est ainsi devenue structurelle, aggravée par un exode des jeunes persistant et un vieillissement de la population [Kiselev, 2005]. La Yakoutie ou la Tchoukotka au nord sont les seules régions qui enregistrent une croissance naturelle de leur population. 2010, par exemple, est une année noire pour les forces vives du pays. Arrivent en effet à majorité les premières générations postsoviétiques nées en 1991 et 1992 qui se caractérisèrent par une natalité extrêmement faible. Les universités accusent à leur tour le coup (après les jardins d'enfants et les écoles des années précédentes) en ne trouvant plus assez de candidats pour leurs cursus. L'armée, quant à elle, voit baisser les effectifs du service militaire. Dans la région de l'Amour, de 4429 en 2008, les effectifs sont tombés à 4300 et devraient descendre sous les 4000 en 2010 (*Amurskaya Pravda*, 31 mars 2010). Les prévisions pour 2025 sont d'une nouvelle baisse de 2,2 millions de personnes, une baisse qui va influencer négativement sur le PIB régional. Quant au coût de la vie, il est supérieur d'un tiers à la moyenne nationale. La population vivant sous le seuil minimal de pauvreté était de 26 % en 2005, 6 % au-dessus de la moyenne

3. <http://www.dfo.gov.ru/news/2-01022010-23083.htm>

nationale⁴. Les Russes d'Extrême-Orient, coincés au « bout du monde » dans une vision eurocentrée qu'ils partagent, se posent désormais les questions suivantes : dans quel but vivre en Extrême-Orient ? Qu'y faire ? Quelles ambitions ? La question des perspectives est devenue cruciale.

Parallèlement à cette crise morale russe, la rumeur colporte des chiffres effrayants sur le nombre de Chinois installés illégalement ou non en Extrême-Orient russe, repris allègrement dans les journaux, allant de plusieurs centaines de milliers à quelques millions (5 millions cités parfois, soit presque l'équivalent de la population russe d'Extrême-Orient !) et parlant même de villages cachés ! On parle aussi d'une revendication chinoise matérialisée par exemple par l'inclusion de l'Extrême-Orient russe sur les cartes de Chine des manuels scolaires, mais aussi par un programme gouvernemental de conquête démographique *via* des aides à ceux qui épouseraient un ou une Russe ou des aides administratives pour une installation en Extrême-Orient. Il semble que la Russie soit en train de perdre une guerre des représentations en Extrême-Orient même, ce qu'elle ne devrait pas dédaigner. Si dans les esprits la Chine est déjà maîtresse de l'Extrême-Orient, qui se trouvera révolté si un tel scénario advient ? D'autre part, un climat de défiance pourrait avoir des conséquences à l'image de la compagnie SlavNeft vendue contre toute attente à BP alors qu'elle semblait promise aux Chinois de CNPC (*Le Courrier de Russie*, 29 janvier 2010). Ces rumeurs s'appuient sur quelques faits avérés saisissants, comme le comblement de bras de l'Amour menant à la modification de la frontière (qui passe par le bras le plus important) et donc à la revendication d'îles, pour attribuer aux Chinois les pires intentions. À Tchita, la place centrale récemment recouverte par des dalles achetées en Chine et portant une inscription en caractères chinois est à l'origine d'une rumeur qui voudrait que soit écrit « Cette terre est à nous » ! Il ne s'agit évidemment que du nom de l'entreprise qui a livré la commande...

Après plusieurs années de spéculations, il paraît assez clair aujourd'hui que le nombre de Chinois en Extrême-Orient russe est tout à fait modeste et des spécialistes comme V. Larin sont même passés de la phobie à un discours intégrant les Chinois au développement de l'Extrême-Orient. Les témoins qui ont vu en deux décennies la rive droite de l'Amour ou la rive gauche de l'Oussouri se métamorphoser jusqu'à être dominées à Blagovetschensk par quelques hauts immeubles (qui cachent une ville bien plus basse par ailleurs) ne croient plus en une invasion qui aurait pu avoir lieu alors dans les années 1990 tant la situation était dégradée. La plupart des migrants de l'époque ont profité du laxisme et de l'anarchie ambiante pour filer à l'ouest de la Russie. Il est en effet fréquent de voir

4. Ishaev, Polpred et membre de l'Académie des sciences, doklad.

HÉRODOTE

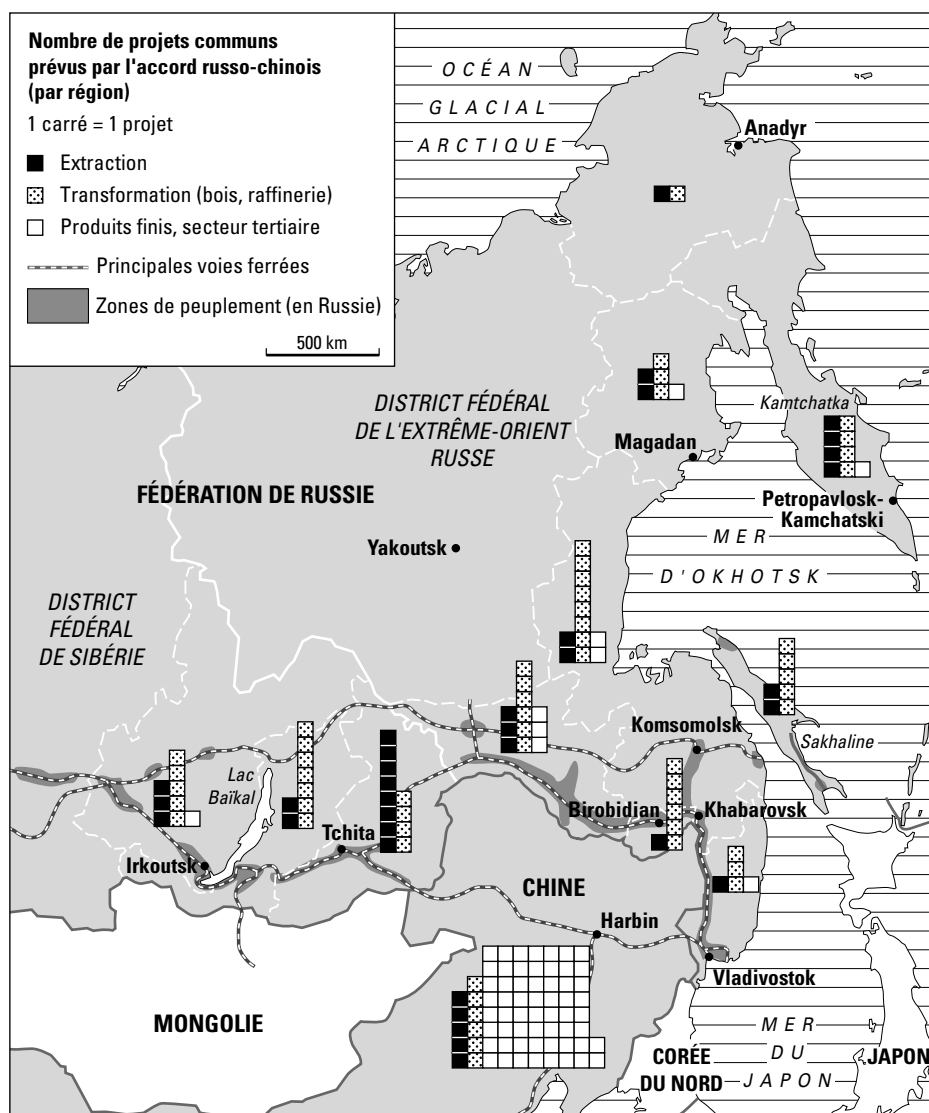
des Chinois monter dans le Transsibérien à la gare d'Oussourisk avec un billet pour Omsk, Ekaterinbourg, Moscou ou Saint-Pétersbourg. Pour eux non plus, l'Extrême-Orient n'est pas forcément riche en opportunités. Être clandestin n'est pas aisé, la frontière est relativement imperméable et le risque est grand, les hôtels des villes frontalières sont sous contrôle étroit, le chaos qui suivit l'éclatement de l'URSS est déjà loin. Les rares exemples ces dernières années de passage clandestin de la frontière sont ceux d'un Russe ivre rentré chez lui à la nage depuis Heihe, d'un Ghanéen voulant passer en Europe *via* la Russie (des Nord-Coréens empruntent aussi cette voie) ou de braconniers chargés de peaux de tigres... Ainsi, un *oblast* comme celui de l'Amour n'accueille qu'environ 16 000 citoyens chinois. Dans ce chiffre, il faut distinguer les étudiants et les saisonniers de ceux installés pour de bon, mariés à une Russe (rarement l'inverse) et dont les enfants fréquentent l'école locale. Ce qui fait dire à beaucoup que l'assimilation d'une population d'origine chinoise au sein de la Fédération multiethnique de Russie est tout à fait envisageable. L'expérience montre que les Chinois apprécient la vie en Russie et sa liberté, il n'est pas sûr qu'élevés dans un environnement russe ils ne jouent pas alors le jeu de la Fédération de Russie. D'autant que ce ne sont pas tous les Chinois (loin de là) qui rêvent d'une vie en Russie. Presque tous les hommes et femmes d'affaires établis (provisoirement) côté russe acquièrent de l'immobilier dans le sud de la Chine. Quelques exemples de réussite sociale sont ainsi colportés parmi la population chinoise, comme l'histoire d'une femme de Heihe (ville frontalière, en face de Blagoveshensk) désormais propriétaire d'un magasin à Pékin après quelques années de commerce côté russe ! Pour les populations pauvres du nord de la Chine, la Russie est une chance unique d'émigration économique dans l'optique d'une migration valorisante interne à la Chine. Souvent, d'ailleurs, un des conjoints reste en Chine.

Côté russe, l'heure est donc à un développement économique réorienté vers l'Asie. Pragmatique, elle est le pendant de la géopolitique des affaires et le fait d'une génération résignée, dans l'espoir d'une carrière brillante, à abandonner ses tropismes européens traditionnels. La Chine encourage d'ailleurs avec force le moindre intérêt pour sa culture. À travers l'Extrême-Orient existent désormais trois Instituts Confucius sur la base d'universités (les Russes exigent en retour des ouvertures en Chine). Ainsi, à Blagovetshensk, alors que 2010 est déclarée en Russie année de la France et année de la langue chinoise, l'université pédagogique n'a reçu aucune dotation française comparée aux 150 000 dollars attribués par la partie chinoise pour divers événements. La chaîne CCTV «*ruskii*» diffuse quant à elle des émissions en russe par satellite mais aussi grâce à une nouvelle antenne à Heihe sur le bord de l'Amour...

L'Extrême-Orient russe doit surtout éviter d'être transformé en un marché à sens unique où le consommateur aidé par Moscou achèterait des biens transformés

EXTRÊME-ORIENT RUSSE, UNE INCESSANTE (RE)CONQUÊTE ÉCONOMIQUE

CARTE 1. – LE PARTENARIAT SINO-RUSSE, 2009-2018



Hérodote, n° 138, La Découverte, 3^e trimestre 2010.

en Chine à partir de matières premières russes. C'est pourtant une voie sur laquelle le Kremlin semble s'être engagé le 23 septembre 2009 lors de la signature par D. Medvedev de l'« accord de partenariat entre les régions d'Extrême-Orient et de Sibérie orientale et le Nord-Est chinois jusqu'en 2018 », qui prévoit l'exploitation commune des ressources de l'Extrême-Orient russe, avec notamment une main-d'œuvre et des investissements chinois alors que le territoire chinois devrait accueillir des productions à plus forte valeur ajoutée. Cet accord se veut une aide substantielle aux programmes de développements nationaux en œuvre des deux côtés de la frontière (Développement économique et social de l'Extrême-Orient et de la Transbaïkalie et Programme pour la renaissance du Nord-Est); il porte cependant les signatures de Moscou et de Pékin. Toutes les régions russes (sauf la République de Sakha) se retrouvent unies malgré elles (la coordination sera assurée par le ministère du Développement des Régions) dans un accord avec leur voisin chinois alors que beaucoup accusent Moscou de condamner, en l'exploitant, l'Extrême-Orient russe. La question de son développement revient encore une fois sur le devant de la scène.

Un « programme fédéral ciblé » et une stratégie

Dans un Nord-Est asiatique dominé par la triade Japon-Corée-Chine (qui ne participent à aucune forme d'union douanière), il s'agit pour l'Extrême-Orient russe de ne pas se retrouver sur le banc de la Corée du Nord et de la Mongolie et de ne pas rater le train de l'intégration *via* ses atouts en approvisionnement énergétique. À ce titre, le sommet de l'APEC en 2012 à Vladivostok est une échéance que le gouvernement russe ne veut pas manquer. Le pouvoir fédéral a débloqué 52 milliards de roubles (plus 33 de la Province maritime, *Primorskaya Gazeta*, 23 avril 2010) pour réaliser deux ponts au-dessus du port et vers l'île Russkii qui accueillera un complexe conférencier voué à se transformer en université fédérale après les trois jours de réunion des dirigeants de la zone Pacifique. On se dépêche aussi d'élargir la route fédérale venant d'Oussourisk et de l'aéroport ou de contenir la décharge publique s'affaissant dans la mer du Japon.

Les principaux investisseurs étrangers, cruciaux pour le développement de l'Extrême-Orient russe, sont néerlandais (Sakhalin), anglais (mines) ou japonais avant d'être chinois (1 % seulement en 2007) [Assoc Far-East] malgré quelques exemples comme la joint-venture Vostok Energy (CNPC et RosNeft). La RPC s'efforce de développer son propre Nord-Est en soutenant les exportations (la bande frontalière est une « région d'activités libres ») et ne voit pas d'intérêt à investir dans la transformation côté russe. Il existe en revanche une concurrence pour l'accès aux ressources qui a pu par exemple influencer le tracé du pipeline de

Sibérie orientale initialement prévu pour filer directement sur Daqing en RPC et que les Japonais ont dévié jusqu'au Pacifique.

Pour changer cette situation, la Russie s'est à nouveau lancée dans de grands programmes de développement. Le programme de développement régional mis en place sous Eltsine sur la période 1996-2005 ne fut que très partiellement (à cause notamment de la faiblesse des investissements) réalisé et les tendances négatives tous azimuts (industrie, démographie) demeurent non inversées. La croissance régionale a continué à perdre du terrain sur la moyenne nationale (y compris sur la Sibérie), avec une chute de la production accélérée. En 1995, avant la prise d'effet du programme, les revenus par personne était de 13 % supérieur à la moyenne nationale pour finir en 2000 16 % en dessous (et il ne s'agit que de chiffres officiels). Les dirigeants notent cependant que l'Extrême-Orient russe a été la seule région fédérale à avoir enregistré une hausse de la production industrielle en 2009. D'après V. Ishaev, désormais porte-parole de Moscou, il est temps de passer d'un modèle basé sur les exportations à un vrai marché intérieur. Autrement dit, la reconquête de l'Extrême-Orient russe passe par une reconquête économique grâce à un soutien fédéral significatif qui établirait quelques locomotives régionales conduisant à une économie concurrentielle. Pour ce faire, le gouvernement fédéral a entériné le 28 décembre 2009 la nouvelle « Stratégie de développement socioéconomique de l'Extrême-Orient et de la Transbaïkalie (incluant aussi la région d'Irkoutsk et la Bouriatie) jusqu'en 2025 », qui se présente comme une « entreprise géopolitique de fixation de la population » sur la base d'une croissance économique et d'une amélioration des conditions de vie alignées sur la moyenne russe. L'idée est de créer une dynamique économique au service de la Russie et non de ses voisins, ce que certains résument en affirmant qu'il n'y a pas à avoir peur d'un voisin puissant, mais seulement à trouver le moyen de mettre à profit cette puissance. Les objectifs officiels de la Russie dans la région sont l'établissement d'une influence politico-militaire et économique dans la zone Pacifique, le contrôle des ressources naturelles stratégiques et leur exploitation avec profit dans cette même macrorégion. La lutte pour faire passer côté russe de la frontière les entreprises de transformation a commencé de manière parfois très politisée comme l'annonce par V. Poutine d'une usine Sollers à Vladivostok (assemblage des pick-up coréens SangYong, de UAZ Patriot et peut-être de poids lourds japonais Isuzu, *Kommersant*, 31 mars 2010) dans les anciens chantiers navals de Dalzavod. Une réponse aux quantités incroyables de voitures japonaises (dont le volant est à droite contrairement à la législation) qui ont fait la réputation de la ville et inondé l'Extrême-Orient *via* des convois organisés jusque vers Yakoutsk ou Irkoutsk. Le gouvernement a par ailleurs annoncé l'octroi de subventions au transport par voie ferrée d'automobiles achetées dans la partie européenne du pays. La Chine assemble désormais aussi des moissonneuses-batteuses dans l'*oblast* de l'Amour

et un nouveau chantier naval est en construction à Bolshoi Kamen avec l'aide d'investisseurs sud-coréens (Daewoo Shipbuilding). Il produira des tankers et des gaziers. Le plan prévoit aussi l'exploitation et la transformation des dérivés du bois pour contrer le développement dans le nord de la Chine d'un complexe comptant sur les ressources russes. Plus ambitieux encore, il s'agit d'attirer une main-d'œuvre qualifiée depuis les régions occidentales de la Russie en rétablissant certains avantages salariaux pour les régions extrême-orientales, un système de crédit immobilier pour les arrivants du Grand Nord ou des ex-républiques (auxquels on accorderait plus vite la citoyenneté). Les réductions offertes sur les vols vers la partie européenne de la Russie ont repris depuis 2009 avec succès (550 vols au départ de Vladivostok pour les deux premières semaines d'avril 2010, *Primorskaya Gazeta*, 20 avril 2010).

Structuré par tranches, le plan prévoit sur la période 2009-2015 des investissements doubles de la moyenne nationale et une légère baisse du chômage dans un contexte de risques conjoncturels liés à une économie peu diversifiée avant ; à partir de 2016, des réalisations importantes dans le domaine de l'énergie grâce à des investissements russes et étrangers et à un réseau de transport considérablement amélioré. La « karkass » constituée par le Transsibérien et le BAM doit à terme être complétée dans le sens nord-sud par l'achèvement du tronçon Berkatit-Tommot-Yakoutsk. La troisième étape de 2021 à 2025 doit consacrer un Extrême-Orient et une Transbaïkalie capables d'extraire, transformer et livrer les hydrocarbures, jouant de leur situation géographique avec un système efficace de transport et d'économie concurrentielle dont profite une population enfin alignée sur les standards du pays.

L'enthousiasme qui naît de ces nombreux projets, motivés par les réserves en ressources que les Russes aiment à croire infinies, a pu par le passé être cassé par les complications sur le terrain. La région immense et rude a toujours nargué les chiffres fantastiques de ses supposées réserves, brandis à l'époque soviétique en mettant en échec la mise en valeur des ressources naturelles. Le kosmodrom « Vostohyi », dont la construction doit commencer à partir de 2012 afin de prendre le relais de Baïkonour au Kazakhstan, cherche par exemple encore les 500 milliards de roubles nécessaire jusqu'en 2020 à sa construction (*Amurskaya zemlia i liudi*, 7 avril 2010). D'autre part, jusqu'à vingt-neuf programmes fédéraux sont à l'œuvre en Extrême-Orient et il est difficile d'en estimer l'efficacité. Le Programme fédéral ciblé géré par le ministère du Développement régional récemment prolongé et désormais intitulé « Développement économique et social de l'Extrême-Orient russe et de la Transbaïkalie jusqu'en 2013 », est le programme central censé réaliser la première tranche de la stratégie pour l'Extrême-Orient et la Transbaïkalie. La préparation de Vladivostok pour le sommet de l'APEC en est un sous-programme. Le haut représentant de la présidence russe en Extrême-Orient

a quant à lui présenté au président Medvedev un plan à encore plus long terme, jusque vers 2050, autour d'une modernisation du BAM pour une somme de 500 milliards de roubles, et ce pour que « le président ait quelque chose à présenter en 2012 au sommet de l'APEC » (*Kommersant*, 31 mars 2010). La mise en valeur de l'Extrême-Orient russe revient encore et toujours à l'ordre du jour et le président Medvedev devrait le confirmer lors de sa prochaine visite, en juillet 2010, sur les bords du fleuve Amour (Blagoveshensk).

La notion de « bataille pacifique » n'est donc pas chose nouvelle en Extrême-Orient russe mais une lutte permanente contre le vide et la déprise qui a par le passé justifié et permis l'arrivée des Russes sur les bords de l'Amour...

Bibliographie

- ALEKSEEV A. (1982), *La Conquête de l'Extrême-Orient et de l'Amérique russe*, Nauka, Moscou.
- KABUZAN B. (1973), *Comment s'est peuplé l'Extrême-Orient*, HKI, Khabarovsk.
- KESSEL J. (1975), *Les Temps sauvages*, Gallimard, Paris.
- KISELEV S. (2005), *Difficultés économiques et démographiques dans la Région fédérale de l'Extrême-Orient russe*, DGMU, Vladivostok.
- KUROPATKIN A. (2002), *La Guerre russo-japonaise*, Poligon, Saint-Pétersbourg.
- LACOSTE Y. (2002), « La Russie, dix ans après », *Hérodote*, n° 104.
- LAMIN V. (1982), *La Clé de deux océans*, HKI, Khabarovsk.
- LÉNINE V. (1960), *La Débâcle*, GIPL, Moscou.
- ROMANOV M. (2006), *Le Maillage administratif régional en Russie moderne*, DVORAN, Vladivostok.
- RYBAKOVSKII L. (1990), *150 ans de peuplement de l'Extrême-Orient russe*, Nauka, Moscou.
- SHVEDOV V. (2000), *Géographie politique historique de la région de l'Amour*, IKARP, Birobidjan.
- (2006), *Géographie historique et politique : tour d'horizon, théorie, pratique*, Dalnauka, Vladivostok.
- www.gks.ru : RosStat, Service fédéral des statistiques.
- www.assoc.fareast.ru : Association interrégionale de coopération économique des sujets de la Fédération de Russie de l'Extrême-Orient et de la Transbaïkalie.